

Gauz

Debout-Payé

Le nouvel Attila

*Ce qui suit n'est que pure fiction. Toute ressemblance
avec des personnes réelles n'est pas pure coïncidence.*

© Le nouvel Attila 2014 pour le texte, la maquette intérieure
et de couverture, et la biographie de Gauz

*Le nouvel Attila bénéficie pour sa diffusion et sa commercialisation
d'un partenariat avec les éditions Anne Carrière.*

Ce texte a été composé en BASKERVILLE.

Le nouvel Attila
127 avenue Parmentier, 75011 Paris
www.lenouvelattila.fr

Pour Céline

Sephora... ma nièce chérie
Le parfait parfum d'ici
Armand ton papa a ri
Ces mots jusqu'au paradis

NOUVELLES RECRUES. La longue file d'hommes noirs qui montent dans ces escaliers étroits ressemble à une cordée inédite à l'assaut du K2, le redoutable sommet de la chaîne himalayenne. L'ascension est rythmée par le seul bruit des pas sur les marches. Les escaliers sont raides, les genoux montent haut. Neuf marches, un palier, plus neuf marches supplémentaires, font un étage. Les pas sont feutrés par un épais tapis rouge déplié exactement au milieu d'une cage trop étroite pour laisser passer deux hommes côte à côte. La cordée s'étire avec les étages et la fatigue. On entend souffler de temps en temps. Au 6^e étage, le premier appuie sur le gros bouton d'un interphone cyclope surmonté de l'objectif noir d'une caméra de surveillance. Le grand bureau où tout le monde se retrouve en sueur est un open space. Aucune cloison n'arrête le regard, jusqu'à une cage de verre sur laquelle deux lettres marquent le territoire du mâle dominant des lieux : DG. Une baie vitrée offre gracieusement la vue sur les toits de Paris. Distribution de formulaires. À tour de bras. Ici, on recrute. On recrute des vigiles. Protect-75 vient d'obtenir de gros contrats de sécurité pour diverses enseignes commerciales de la région parisienne. Son besoin en

main-d'œuvre est immense et urgent. Le bruit s'est très vite répandu dans la « communauté » africaine. Congolais, Ivoiriens, Maliens, Guinéens, Béninois, Sénégalais, etc., l'œil exercé identifie facilement les nationalités par le seul style vestimentaire. La combinaison polo-jean Levi's 501 des Ivoiriens ; le blouson cuir noir trop grand des Maliens ; la chemise rayée fourrée près du ventre des Béninois et des Togolais ; les superbes mocassins toujours bien cirés des Camerounais ; les couleurs improbables des Congolais de Brazza et le style outrancier des Congolais de Stanley... Dans le doute, c'est l'oreille qui prend le relais car dans la bouche d'un Africain, les accents que prend la langue française sont des marqueurs d'origine aussi fiables qu'un chromosome 21 en trop pour identifier le mongolisme ou une tumeur maligne pour diagnostiquer un cancer. Les Congolais modulent, les Camerounais chantonnent, les Sénégalais psalmodient, les Ivoiriens saccadent, les Béninois et les Togolais oscillent, les Maliens petit-nègrisent...

Chacun sort les quelques papiers demandés pour l'entretien d'embauche : les pièces d'identité, le classique CV et le CQP, une sorte d'autorisation administrative de travailler dans les métiers de la sécurité. Ici, on lui affuble le titre pompeux de diplôme. Il y a aussi la fameuse lettre de motivation : « intégrer une équipe dynamique », « s'inscrire dans un projet de carrière ambitieux », « mettre en adéquation sa formation et ses compétences », « veuillez agréer monsieur », « sen-

timents distingués», «l'expression de ma plus haute considération», etc. Les circonlocutions moyenâgeuses et les phrases lèche-cul des lettres de motivation font sourire en un tel lieu et dans de telles circonstances. Pour tous ici, il y a une très forte motivation, même si elle est différente selon le côté de la baie vitrée où l'on se trouve. Pour le mâle dominant dans la cage au fond de l'open space, avoir le plus gros chiffre d'affaires possible. Par tous les moyens. Caser le maximum de personnes possible est un de ces moyens-là. Pour la cordée noire de la cage d'escalier, sortir du chômage ou des emplois précaires. Par tous les moyens. Vigile est un de ces moyens-là. Relativement accessible. La formation est des plus minimalistes, aucune expérience n'est particulièrement exigée, les regards sont volontairement bienveillants sur les situations administratives, le profil morphologique est prétendument adéquat. Profil morphologique... Les noirs sont costauds, les noirs sont grands, les noirs sont forts, les noirs sont obéissants, les noirs font peur. Impossible de ne pas penser à ce ramassis de clichés du bon sauvage qui sommeillent de façon atavique à la fois dans chacun des blancs chargés du recrutement, et dans chacun des noirs venus exploiter ces clichés en sa faveur. Mais ce n'est pas l'histoire ce matin. On s'en fout. Et puis, il y a aussi des noirs dans les équipes qui recrutent. L'atmosphère est détendue. Quelqu'un s'essaye même à quelques allusions grivoises sur la proéminente paire de seins d'une des deux secrétaires préposées à la distribution des formulaires de recrutement. Chacun remplit sa

demande d'emploi avec plus ou moins de concentration. Nom, prénom, sexe, date et lieu de naissance, situation matrimoniale, numéro de sécurité sociale, etc. Ce sera l'épreuve intellectuelle la plus exigeante de la matinée. Quelques-uns regardent quand même sur la copie du voisin. Héritage des bancs de classe ou manque d'assurance. Quand on sort d'une longue période de chômage, on manque d'assurance. Des papiers circulent selon toutes les combinaisons possibles entre le groupe de négros et la secrétaire aux gros néné. Après avoir paraphé et signé quelques feuilles blanches noircies de phrases ésotériques censées régir la relation de travail entre un bientôt-ex-chômeur et un bientôt-grand-patron, il est offert à chacun des membres du groupe un sac contenant un pantalon noir, une veste noire, une cravate noire, une chemise noire ou blanche, un emploi du temps mensuel indiquant des heures et des lieux de travail. Les contrats sont à durée indéterminée. Entrés chômeurs dans ces bureaux, tous ressortiront vigiles. Ceux qui ont déjà une expérience du métier savent ce qui les attend les prochains jours : rester debout toute la journée dans un magasin, répéter cet ennuyeux exploit de l'ennui, tous les jours, jusqu'à être payé à la fin du mois. Debout-payé. Et ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air. Pour tenir le coup dans ce métier, pour garder du recul, pour ne pas tomber dans la facilité oisive ou au contraire dans le zèle imbécile et l'agressivité aigrie, il faut soit savoir se vider la tête de toute considération qui s'élève au-dessus de l'instinct ou du réflexe spinal,

soit avoir une vie intérieure très intense. L'option crétin inguérissable est aussi très appréciable. Chacun sa méthode. Chacun ses objectifs. Chacun redescendra les six étages à sa façon.

À LA « CHAPELLE ». Un bar tenu par un Kabyle, le magasin de vêtements d'un Chinois de Nankin, la boulangerie de la Tunisienne, la petite quincaillerie du Pakistanais, la bijouterie de l'Indien, un autre bar d'un autre Kabyle mais fréquenté par des Sénégalais, le taxiphone d'un Tamoul, re-quincaillerie pakistanaise, boucherie algérienne, re-magasin de vêtements d'un Chinois mais du Wenzhu, le magasin de friperie du Marocain, bar-tabac chinois wenzhu, un restaurant turc à ne surtout pas confondre avec la sandwicherie kurde voisine, boucherie du Djurdjura algérien, boutique des Balkans, épiciers marocains spécialistes de la cuisine africaine et antillaise, re-bar kabyle, mini-couloir de friperie du Yougoslave antipathique, magasin d'électronique du Coréen, cordonnerie Topy du Malien, quincaillerie du Tamoul, re-épicerie marocaine, re-bar kabyle spécialisé en ivrognes en phase préterminale, l'épicerie africaine du Coréen, casino clandestin croate, coiffeur tamoul, coiffeur algérien, coiffeuse africaine d'origine ivoirienne, épicerie camerounaise, boutique antillaise d'objets ésotériques et de bois bandé, cabinet médical juif... descendre la rue du Faubourg-du-Temple ressemble à une promenade sur une tour de Babel abattue par des artificiers et couchée dans le

sens Belleville-Place de la République. Et si le trésor caché des Templiers, c'était cette incroyable diversité d'origines et de cultures dans les faubourgs de leurs anciens QG ? Au niveau du métro Goncourt, l'avenue Parmentier trace la perpendiculaire. L'ambiance y est plus parisienne, plus française, plus occidentalement homogène, plus « normale » : bars à bobos, Caisse d'Épargne, boulangerie à l'ancienne avec de vraies bonnes baguettes enfarinées, Le Crédit Lyonnais, pizzeria italienne, Le Crédit Agricole, revendeur Apple, librairie-papeterie, BNP Paribas, restaurant référencé dans le Michelin et le Hachette, Le Crédit Mutuel, spécialiste de l'acoustique, la Société Générale, lycée à nom et prénom de défunt, HSBC banque suisse, magasin de chaussures de grandes pointures, re-Le Crédit Lyonnais, deux écoles primaires avec liste d'enfants déportés pendant la guerre, piscine municipale... Se dirigeant vers l'est, on finit par tomber sur la mairie du XI^e arrondissement, avec ses ors et le drapeau tricolore au sommet de son toit d'ardoises noires, indiscutablement une bâtisse de la République de France. À partir de là, pour Ossiri, se rendre à la boutique Camaïeu, rue du Faubourg-Saint-Antoine, ressemble à un voyage dans le temps.

Du temps de la « Chapelle », Kassoum et lui avaient arpenté toutes les rues du quartier comme des géomètres : systématiquement. Jusqu'à l'ombre des petites fesses dorées de l'ange du totem de la place de la Bas-

tille, cette partie du XI^e arrondissement était, avec les Champs-Élysées, un des grands amusodromes de Paris. Des bars branchés, des bars concept, des restaurants exotiques de toutes latitudes terrestres, des lounges, des clubs sélect, des night-clubs, des bars-dancings, des petites salles de concerts, etc., attiraient foule tous les soirs, surtout le week-end. Dans un style moins divertissant, ce quartier concentrait le plus grand nombre d'ateliers de vêtements exclusivement tenus par des Chinois. Dans des locaux mal aérés, des pièces aveugles, des arrière-cours sombres, des patios transformés, des atriiums modifiés, des halls aménagés, des armées de Chinois, majoritairement sans-papiers, travaillaient nuit et jour à rembourser les dettes de leurs passeurs. À part le pétaradant jour du Nouvel an chinois, ils ne connaissaient ni repos, ni vacances. Les patrons chinois gagnaient beaucoup à avoir de tels employés modèles, top modèles même. Les coûts de production des habits à la mode étaient très bas dans un pays où les niveaux de vie et de consommation étaient élevés. Avoir dans Paris même de nombreux travailleurs qualifiés, sous-payés, non syndiqués et corvéables à volonté, cela s'appelait une délocalisation locale. Grande prouesse capitalistique pour des Chinois ! Ainsi, les fêtards du quartier de la Bastille étaient les rares privilégiés de France à pouvoir vomir leur trop plein d'alcool devant les portes cochères passées par des ouvriers fabriquant les fringues empuanties de fumée dans lesquelles ils avaient trépidé, dansé, transpiré toute la nuit.

Le spectacle des fêtards défraîchis du petit matin, surtout le dimanche, faisait partie des moments de partage que Kassoum et Ossiri appréciaient le plus. Pour laisser la place à Zandro, le physionomiste de la Chapelle des Lombards, un des night-clubs les plus courus de Bastille, ils étaient obligés de se réveiller aux aurores et de quitter le petit studio qu'ils avaient naturellement surnommé «la Chapelle» parce qu'il était juste au-dessus de la boîte de nuit. Comme ils n'avaient pas tous les jours du travail et ne savaient pas toujours où aller si tôt le matin, ils finissaient la nuit avec les derniers fêtards. Ossiri et Kassoum étaient frais et lucides. Les festoyeurs attardés étaient fatigués, ivres et/ou drogués. Kassoum, dans ses vieux réflexes d'enfant du ghetto de Treichville*, ne pouvait pas s'empêcher de penser que tous ces dandys dandinants étaient des proies faciles à alléger de quelques bijoux et monnaie de la soirée. Il en avait une grande expérience abidjanaise. Mais cet Ossiri semblait deviner toutes ses pensées et un seul de ses regards le recadrait. «*Laisse le travail des vautours aux vautours*», il lui disait souvent. Alors Kassoum se contentait de la place de premier choix qu'ils avaient pour contempler et rire du cirque parisiens-et-banlieusards en fin de soirée. Et même le jour où cette fille totalement ivre lui avait plongé dessus en criant «*Take me ! Take me !*», Ossiri était resté inflexible. Pourtant, son sac à main entrouvert bâillait sur une liasse de bil-

* Treichville : quartier populaire d'Abidjan.

lets bleus de 20 euros qui semblaient crier à Kassoum de leur accorder un asile plus serein dans ses poches à lui. Il n'avait pas vu une seule pièce d'euro depuis une semaine et ce sac entrouvert, même Fologo, le voleur à la tire le plus maladroit de tout le Colosse à Treichville, pouvait l'alléger sans attirer l'attention.

- *Kass, laisse le travail des vautours aux vautours.* (Ossiri)
- *Take me ! Take me !* (La fille)
- *Mais là vraiment, c'est abusé, elle se livre elle-même. Sur ballon qui vient de l'adversaire, y a pas hors-jeu, Ossiri.* (Kass)
- *Take me ! Take me !*
- *Qu'est-ce qu'elle raconte ?*
- *Elle dit de la prendre.*
- *Je te jure qu'elle me nargue.*
- *Tu la touches, tu ne me connais plus.*
- *Take me ! Take me !*
- *Espèce de fils de riche !*

«*Espèce de fils de riche !*» était la phrase de capitulation de Kassoum chaque fois qu'ils s'opposaient sur la manière de gagner sa vie en temps difficiles. Quand la fille s'était mise à vomir sur son blouson d'abord, puis sur ses chaussures, Kassoum avait décidé de «réveiller le ghetto en lui» pour balancer à cette ivrogne un python, un coup de tête vif, bien placé et bien senti, «un gaillard coup-tête», un de ceux qui avaient fait sa réputation et qui faisaient que tout le Colosse redoutait les corps à corps contre lui. «*Ossiri, j'ai dormi au ghetto*

pendant des années et des années. Maintenant, c'est le ghetto qui dort en moi. »

Mais quelque chose dans les yeux de cette fille retint son coup et le coup refusa de partir. Kassoum ne savait pas trop pourquoi. La détresse, peut-être. Une détresse qu'il avait si souvent lue dans les yeux de ses voisins du Colosse qui ne savaient pas comment entamer une journée d'avance identique en misère à celle de la veille. Ou alors c'était le vert clair dans les pupilles de la fille. A-t-on idée d'avoir les yeux verts ? Dans les contes de son enfance, certains monstres étaient décrits avec des yeux verts, des yeux couleur forêt profonde. Kassoum n'avait jamais vu d'aussi près des yeux d'une telle couleur. Son trouble devait être visible.

Derrière lui, Ossiri poussa son avantage jusqu'à lui dire de la coucher à la « Chapelle » et de veiller sur elle le temps qu'elle retrouvât ses esprits. Zandro ne dirait rien et ne verrait même sûrement rien. Il était toujours trop harassé par sa nuit à gérer les violents, les hystériques, les pickpockets, les ivres, les resquilleurs, les outrés, les paranoïaques, les dépressifs, les dealers, les junkies et tous les excités qui se croyaient les plus forts du monde après un rail de cocaïne ou quelques cachets d'ecstasy. Kassoum porta seul la fille dans l'étroite cage d'escalier. Ses longs cheveux blonds tombaient sur des épaules de judoka et, même ratatinée par l'ébriété, elle lui rendait une tête. Celle-là devait être une descendante des blancs des tribus du grand nord froid et glacial. Ceux qui envahissaient régulièrement les côtes

plus australes de l'Europe en essayant terreur, chaos et spermatozoïdes. Ossiri ne l'aida point sous prétexte que même à Bastille, ce serait suspect de voir deux hommes noirs transporter une femme blanche presque évanouie dans une rue sombre et déserte. Il n'avait pas tort mais comme souvent, il poussait beaucoup trop loin sa raison. *«Ici, la délation est un sport devenu institution nationale depuis la Deuxième Guerre mondiale. Quand les Allemands tenaient le pays, les gens dénonçaient les juifs et les résistants. Quand les Alliés ont remporté la victoire, les gens dénonçaient les traîtres et les collabos. Ici, il y a toujours des délateurs et des gens à dénoncer»* avait péremptoirement conclu Ossiri. Mais Kassoum ne l'écoutait déjà plus. Comme une panthère montant une biche trop lourde à un arbre afin de la soustraire à la convoitise charognarde d'un troupeau de hyènes, il bringuebala la gaillarde fille jusqu'à «la Chapelle». C'est comme ça que Kassoum connut Amélie, normande et professeur d'anglais dans un collège de la banlieue ouest parisienne...

Le parvis de la mairie du XI^e donne sur un rond-point où la circulation est distribuée entre l'avenue Parmentier, le boulevard Voltaire, la rue de la Roquette, et l'avenue Ledru-Rollin. Le vélo d'Ossiri passe le feu rouge et se faufile pour rejoindre le Ledru-Rollin. Au croisement avec la rue du Faubourg-Saint-Antoine, il y a le Monoprix. Tantie Odette y est chef de rayon depuis 2 ans. Elle y a d'abord été caissière pendant 28 ans. Il y a 30 ans, quand son mari l'a fait venir de son village

des confins forestiers de l'ouest de la Côte d'Ivoire, elle savait juste lire et écrire et n'avait jamais vu d'humains d'un genre autre que celui qui courait depuis des millénaires sous les lianes des grands arbres d'Issia. Elle en avait vu et appris, des choses, dans son Monoprix. Mais quand même, 28 ans pour se lever de la chaise de la caisse... Promotion à vitesse mélaninée ? Elle ne se pose plus ce genre de question. Elle est à deux ans de la retraite. Depuis deux semaines qu'Ossiri est en poste à Camaïeu Bastille, l'arrêt à ce Monoprix est un peu un rituel. Tantie Odette lui propose un café. Il accepte. Ils vont dans la salle de pause. Il lui demande des nouvelles de Ferdinand. Elle les donne dans des phrases sobres. Elle lui demande des nouvelles d'Angela. Il les invente dans des phrases lyriques mélangées à des nouvelles générales du pays. Elle rit. Elle rit beaucoup quand il lui parle. Puis il prend congé en disant qu'il va être en retard. Elle l'accompagne et dans les rayons, elle ne manque pas de le présenter comme son fils lorsqu'une vieille collègue des années 80 passe par là. Une bise et Ossiri détache son vélo du panneau « Interdiction de stationner ». Camaïeu n'est plus loin. Il marche.